

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIV

(20 février — 20 juin 1938)

(Fin ¹)

Nous passons à midi au ministère des Colonies ; Gide prend un rendez-vous qui nous laisse un peu de temps pour déjeuner dans les environs. La visite d'ailleurs est rapide ; le ministre est au courant de l'affaire (Gide doit faire un rapport sur celle-ci), il est prêt à refuser les crédits... Mais on sait que ledit ministre est faible, aussi Rivet avait-il insisté pour que Gide parlât.

Il s'était levé tôt le matin et depuis sa crise il se fatigue assez vite ; aussi a-t-il hâte de rentrer pour sa sieste. J'occupe le temps à lire les épreuves du tome XV des *Œuvres complètes* (le dernier à paraître) ; j'y trouve quelques fautes. Gide m'a donné aussi à lire quelques lettres de correspondants biscornus — et une étude sur « Céline, Maritain et les Juifs », qu'il vient d'écrire. Lorsqu'il est réveillé, je continue de bouquiner, à droite et à gauche ; pour lui, il termine la correction de ses épreuves. Il les porte ensuite à la NRF, mais les bureaux en sont fermés en l'honneur de la Mi-Carême. Nous passons chez les A., où nous prenons le thé. Leur nouvel appartement, sur les quais, donne juste devant le Louvre. Le fils d'Yves Allégret, gosse de deux ans, s'amuse avec nous d'une manière charmante. Toute cette journée est admirable de soleil et de tiédeur ; Gide n'a pas voulu que je le quitte ; il lui semble que nous

1. Les cahiers I à XXIII et le début du cahier XXIV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 103/4 du BAAG.

sommes en voyage... Il passe chez le coiffeur, puis à la librairie Gallimard, où Saucier nous montre le manuscrit de *Paludes* qu'il vient d'acquérir pour 22 000 f. Gide est content de le revoir ; il écrivait alors sur des feuilles volantes, d'une très grosse écriture ; le manuscrit a été relié en violet, ce qui est assez regrettable. Quant à son histoire, on n'en sait rien. Gide avait remis ce manuscrit à Bailly, qui fit faillite ; jamais Gide ne toucha un sou pour *Paludes* ; il dut même payer pour se faire imprimer. Quand Bailly ferma, il n'eut même pas l'idée de lui réclamer son manuscrit.

Avant le dîner, Gide va voir M. Michel Clemenceau au sujet d'une affaire traînant depuis trois ans. Une folle méridionale a couché sur son testament pour 200 000 f plusieurs écrivains, dont Gide, et tous les fils des anciens présidents du Conseil. L'affaire, qui créa surtout des ennuis, paraît enfin s'arranger.

Nous dînons boulevard Saint-Germain d'assez bon appétit. Catherine vient nous retrouver et nous allons tous trois au cinéma Bonaparte. Gide est assez repéré. Le film, *Rue sans issue*, dont le bien que l'on dit est extrême, nous déçoit ; tout y est artificiel. Gide conclut qu'il vivra peut-être assez longtemps pour voir la décadence du cinéma. Catherine voyait ce film pour la deuxième fois et l'admirait. « On peut l'aimer, suivant les goûts », disait-elle. — Non, dit Gide, je n'admets pas que la valeur d'une œuvre dépende du goût de Pierre ou de Paul ; j'ai passé cinquante ans de ma vie à me former le goût et à cultiver mon esprit ; j'entends savoir ce qui est bon ou mauvais. »

Nous rentrons rue Vaneau boire un verre de sirop. Gide me donne le nouveau livre d'Yvon sur l'URSS, et me dit qu'il lira à Cuverville où il s'en va mon « Chapitre » que je lui confie.

29 mars.

Samedi soir avant le dîner, je rôdais près de la place d'Italie. Je revenais de la Sorbonne. Un peu saisi par le froid, j'errais dans une mélancolie vague au lieu de rentrer me chauffer. À vrai dire, bientôt la curiosité de regarder les gens si nombreux le samedi me tint lieu de chaleur... J'avisai sur le trottoir de la place, devant un café, un garçon en pantoufles, nu-tête, sans manteau, le col relevé. Bien qu'assez grand, ce n'est qu'un enfant ; il est mince, un peu joufflu ; il a les cheveux bruns frisés, les yeux et le teint assez chauds.

Je passe plusieurs fois devant lui et il me regarde, figé. Son regard est fixé sur moi, sans sourire, je dirai même avec sévérité. Il n'a aucun besoin de moi, c'est évident ; à le voir en chaussons, j'ai pensé aussitôt qu'il habitait à deux pas et qu'il allait rentrer chez lui. Je m'éloignai.

Arrivé à cent mètres, malgré moi je me retourne. Il est toujours au même endroit ; je le distingue assez mal dans la foule et la nuit. Tout à coup, il traverse la place, non sans peine à cause des voitures, et gagne le pourtour d'un square. Il tire un peu la jambe. Déjà, je l'ai rejoint. Il se retourne et me dit : « Je vous ai vu ; ce n'est pas la peine de m'espionner. — Je ne te veux pas de mal. — Et ce carnet ? » (Ce sont des notes que je viens de prendre sur Kant.) Je lui montre pour le rassurer ces papiers illisibles, puis lui demande s'il souffre de la jambe. Il a eu, étant enfant, un accident de voiture. Relevant son pantalon, il me montre plusieurs cicatrices, mais il pense qu'il pourra tout de même s'engager. Quel âge a-t-il donc ? — Dix-huit ans (il en paraît quinze ou seize). Et pourquoi s'engager ? Il ne peut pas se faire à sa vie, à Ivry, chez son oncle qui l'emploie dans un petit café. Il voudrait bien aller retrouver sa mère qui travaille à Angers, mais il n'a pas d'argent. Les 120 f qu'il possède, on n'a pas voulu les lui donner. Il est parti sans argent, l'autre nuit, s'enfuyant par la fenêtre, et voici trois jours qu'il est dehors, jour et nuit, sans manger. Il n'a, dit-il, pas quitté la place d'Italie. Au demeurant, il n'a pas le visage fatigué ou sale, et ses habits ne sont pas abîmés. Était-il malheureux chez son oncle ? Non, mais il se faisait gronder. Servir à manger aux clients, cela, il le pouvait, mais verser les apéritifs, c'était plus fort que lui, ses mains tremblaient. Pour rien au monde, il ne paraît vouloir retourner à Ivry. C'est une chance que la police ne l'ait pas inquiété, car il n'a pas de papiers sur lui. « On a dû prévenir ta mère de ta fuite, lui dis-je ; elle doit être inquiète. » Il n'y avait pas pensé. « N'as-tu pas un camarade à Paris ou quelque parent ? — J'ai une tante, sœur de ma mère, à Malakoff, mais je ne sais pas son adresse ; je suis allé une fois chez elle, il y a longtemps ; je ne saurai pas retrouver sa maison ; son adresse est marquée dans mon carnet et justement je l'ai laissé dans ma chambre en me sauvant. » Je propose d'aller voir l'oncle. « C'est impossible. — Si je peux avoir l'adresse de ta tante, ce sera déjà beau ; tu sauras où aller. » Je lui donne quelques francs pour manger et lui donne rendez-vous plus tard pour lui trouver un gîte.

Quand je revins sur la place, il n'y était plus ; j'attendis un quart d'heure, non sans inquiétude (j'étais en retard) ; je me sentais engagé envers cet enfant. Enfin le voici, en compagnie d'un Arabe et mangeant des cacahuètes. J'ai dit qu'il était brun et de teint assez chaud ; je pensai un moment : il est donc algérien ! En me voyant, il s'arrête et l'Arabe qui ne devait pas se sentir la conscience tranquille continue de marcher sans se retourner. Il ne sait trop quel est cet homme qui lui avait d'abord payé à boire, puis offert des cacahuètes. « C'est un étranger », me dit-il. Nous nous dirigeons vers l'Armée du Salut tandis qu'il me donne des rensei-

gnements sur la manière de trouver son oncle. Comme, en route, je lui prends la main, il me montre une blessure qu'il s'est faite en sautant de la fenêtre. Au refuge, on l'inscrit sur une fiche et on lui donne un lit dont il doit avoir grand besoin. Je lui dis de rester à m'attendre le lendemain. Quelques pauvres pensionnaires, en passant, le regardent, car il n'est pas sans grâce.

Le lendemain matin, je traverse tout Ivry à la recherche du café de l'oncle ; cette banlieue qu'on appelle rouge m'intéresse ; on la sent soulevée par la vie. Enfin voici un humble bistrot où quelques hommes jouent aux cartes ; l'un d'eux se lève ; c'est le patron, c'est l'oncle... Jeune, l'air vivant et décidé. Il m'a deviné et aussitôt se presse contre moi ; il faut le rassurer : « Il ne lui est rien arrivé. Je sais où il est ; je viens de sa part. — Il va revenir ? — Il n'est pas calmé, et il a peur de vous. Il préfère aller chez sa tante ; je suis venu chercher son carnet. » Aussitôt on me l'apporte, puis derrière son comptoir l'oncle me verse un apéritif. « C'est cela qui lui faisait peur, dis-je : de servir l'apéritif aux clients. — On ne le laissait pas faire ; il est trop maladroit et il ne sait pas compter ; c'est un enfant en "dégénération", nous l'avons dit au commissariat. Il n'a jamais pu comprendre que cinquante centimes ça fait dix sous. Nous l'avons pris surtout pour soulager sa mère qui est en maison (bourgeoise) ; elle ne peut rien en faire ; elle n'a eu que des ennuis avec lui ; aucun patron ne le garde plus de quinze jours. Ce n'est pas qu'il soit mauvais, mais il est paresseux et pas plus de raison qu'un enfant ; il s'amuse avec des gosses de sept ans ; quand il a eu son accident, il a reçu un choc à la tête ; vous avez peut-être vu sa cicatrice... Il m'avait bien dit qu'il ne se plaisait pas chez nous, mais que peut-il faire ? on n'en voudrait nulle part. Depuis deux mois qu'il est ici, jamais il n'a voulu sortir, il avait peur peut-être, il n'est pas hardi et il n'a pas d'idées. Je l'ai emmené deux ou trois fois à Paris pour lui montrer des femmes, je croyais que c'était cela qui lui manquait. Il s'est mis dans la tête de s'engager et où ? dans les Chasseurs d'Afrique. J'ai été obligé de lui dire que, nigaud comme il est, les dégourdis de la Bastoche auraient vite fait de lui voler sa paye et qu'aussi ils le prendraient pour une femme. C'est l'habitude là-bas ; mais il n'a idée de rien... »

L'oncle tire du comptoir une corde rompue : c'est avec cela que le gosse est descendu par la fenêtre ; la corde a cassé... « Seul, me dit-il, il n'aurait pas eu cette idée ; on a dû lui monter la tête ; nous avions pour locataire un chômeur qui depuis a disparu et avec lequel le petit ne s'entendait pas... Il aurait pu se faire mal, surtout qu'il est douillet ; que d'histoires quand il a un rhume ! Mon remède, c'est un gargarisme de vinaigre chaud avec du sel, et par-dessus un verre de vin blanc poivré ;

c'était difficile de lui faire avaler ça... »

La tante était sortie, et c'est en l'attendant non sans impatience que le brave garçon, à peine plus âgé que moi, me raconte ces histoires. Enfin la voici qui revient avec une amie ; elle arrive du commissariat. Elle est tout émue, car son mari lui fait de loin des grands signes. On la rassure en quelques mots. Depuis plusieurs jours, elle voyait sans cesse le gosse noyé dans la Seine ; qu'il aille chez sa tante, elle n'en est pas d'avis ; depuis des années sa mère et elle sont brouillées ; la seule fois qu'il est allé à Malakoff, on l'a très mal reçu. Le mieux serait qu'il revienne à Ivry... On va au plus tôt avertir sa mère affolée, déjà prévenue du malheur ; on me montre une pauvre lettre. Brusquement, la tante dit : « Fermons le café et allons chercher Marcel. Vous, Madame X., il vous aime bien, venez avec nous (cette amie, une jeune femme, a l'air très humain), et toi, dit-elle à son mari, ne le brusque pas. Il faut le ramener doucement. Nous allons vous rembourser, Monsieur, j'y tiens absolument. — Vous me donnez trop. — Mais non, ça vaut bien ça, je suis si contente. »

On met dans un journal les souliers de l'enfant, puisqu'il s'est enfui en chaussons, on congédie les clients, qui d'ailleurs semblaient partager les inquiétudes des patrons, et maintenant leur joie. Un taxi nous emmène. J'ai naturellement rendu le carnet d'adresses dont je n'ai que faire (on s'est même étonné que le gosse se soit souvenu de l'adresse d'Ivry). L'oncle, qui est chauffeur d'autobus, a endossé sa veste de la T.C.R.P. Bientôt nous sommes devant l'Armée du Salut ; le gosse est justement sur le seuil, mangeant, dans un papier, une portion de « frites » ; sans doute m'attend-il... En reconnaissant sa famille, son premier mouvement est de reculer, mais déjà sa tante le prend dans ses bras...

Déjeuné chez les Payart. Ils retournent sous peu à Moscou et me demandent de les accompagner. C'est ce que je pouvais désirer de meilleur ; je n'osais plus le souhaiter. (Gide, dont la nostalgie est si vive, lèvera les bras au ciel...) On me donnera une confirmation d'ici quelques jours ; le seul obstacle serait des difficultés de visa de la part des Soviets. Au demeurant, je suis prêt à partir, car je vivais sur la branche... et maudissant mes errances nocturnes.

8 avril.

Moscou a craqué... J'y ai cru huit jours. (Mme P. doit m'expliquer ses raisons.) Point de déception. J'avais peur d'être là-bas repéré... Ainsi je pourrai passer mon « diplôme » en juin — ce qui sera utile à ma carrière (projets d'octobre). Je dois m'occuper durant le troisième trimestre. La vie chez les P. eût été élégante... Je ne veux pas tomber dans la médiocrité. C'est précisément où me mène une routinière existence de

Paris. Passerai-je trois mois à la campagne dans un poste d'instituteur ? Les ennuis du métier, la pauvreté seraient compensés par la liberté, la solitude...

Hier soir, j'ai vraiment senti l'horreur de ma vie parisienne. Après le dîner, j'étais partagé entre le désir de recopier mon diplôme et celui de vadrouiller. J'hésitai longuement et à la fin sortis, pour un petit moment pensais-je... À une heure du matin j'étais encore dans les rues, et avec quel dégoût. Je me prenais en pitié. Les hommes les plus déçavés, les ratés qui fuient le jour, ne passent pas de soirées plus basses. Fuir Paris me paraissait — quitte à souffrir matériellement (mais la campagne est belle après Pâques) — le seul salut.

Ce matin, téléphoné à Gide. Il trouve de bonnes choses dans mes notes sur la Russie. Il voudrait les offrir à la *Revue de Paris* (après corrections). Ainsi mon effort du mois dernier n'a pas été perdu. Cela remonte mon moral. Était-il bas, à vrai dire ? Je ne marche pas d'une pièce... Certaines parties de moi-même sont florissantes, mais une vie peu glorieuse m'humiliait soudain hier soir. J'ai besoin de grandeur et je ne trouvais pas ma conduite digne de moi. J'éprouvais des remords... ce qui ne m'arrive jamais.

15 avril.

Deux après-midi et deux soirées avec Gide ; les deux après-midi à la NRF, et les soirs au cinéma. Je n'ai pas une très grande envie d'en parler ; je considérais surtout ces rencontres comme un divertissement.

Passé encore trois jours dans les bibliothèques pour compléter mon instruction sur l'ancienne Russie. Trouvé des textes. Mettrai-je, vraiment, mon étude au point ? Je n'en suis pas encore sûr...

J'ai fini de copier mon diplôme (avec un mois d'avance). Je le donnerai à Fernand pour qu'il me fasse des critiques.

Un peu ennuyé d'être à Paris pour « les jours saints » ; l'atmosphère religieuse de la famille *m'est insupportable*.

Revu Letellier. Toujours charmant et affectueux, mais je crois qu'il se perd. Il continue de prendre très au sérieux sa parade ; à peine si de temps en temps il vous dit : « Je devrais me faire psychanalyser... je n'ai jamais été plus fatigué... », etc. Il refuse ostensiblement d'épouser une héritière, il achète une auto luxueuse..., tous ses gestes deviennent théâtraux. Et qu'entend-on si on a l'honneur d'être son confident ? (Ils doivent être nombreux.) Ses histoires ne sont pas sans intérêt ; il est plongé dans un certain drame aux nombreuses comparses (pour tromper son angoisse). Cependant je ne suis pas ému en l'écoutant, je connais le dessous des cartes ; il se trompe lui-même et veut tromper les autres (ou

du moins leur donner le change). Les nombreuses vies qu'il joue (ou prétend jouer) ne lui suffisent plus, il devient mythomane (par narcissisme sans doute).

... La situation de L. est moins tragique que celle de Sotty ; l'un est sur le chemin de la folie, tandis que l'autre a seulement les nerfs malades. À Pontigny, j'avais sévèrement tâché de mettre L. en face de lui-même ; cette conversation l'avait impressionné ; mais comment lutter avec la nature ? Les défauts de constitution sont incurables, il faut savoir en faire des qualités — ou mourir. Je me demande sérieusement ce que sera L. dans dix ans.

17 avril.

Assez amusante vadrouille la veille de Pâques. Rien ne m'amuse plus que le désir. Il me donne des ailes. Il ne m'arriva pas dans cette soirée d'aventure inoubliable, mais j'étais de bonne humeur et plein de curiosité. J'avais passé la fin de l'après-midi avec N. (de nouveau sa santé se fait inquiétante), puis, négligeant de dîner, m'étais lancé dans Paris... Je songeais qu'à Moscou, la veille de Pâques, l'an dernier, je l'avais passée à lire, plein de ferveur...

Soir de Pâques.

Il souffle un vent froid. Je ne sortirai pas. J'avais rendez-vous de très bonne heure cet après-midi avec Mathieu qui devait prendre un train. Je suis arrivé trop tard et ne l'ai pas vu.

De retour à la maison, j'y trouve, m'attendant, Gabilanez. Allons voir le Musée de Paléontologie. Bien que peu renseignés, nous nous extasions sur d'étranges squelettes. Nous promenons sur les quais et la rive gauche. D'émouvants visages ; la fête se reflète sur les gens... Visite à Henri. Retour à la maison. Pointe de mélancolie (je ne fais rien ! me dis-je). Parcouru un de mes anciens carnets (1934), tout sonore de joie, puis lu un chapitre des *Possédés*. Dîné à 9 heures. Que faire ? un bain chaud, un peu de gymnastique serait le meilleur remède contre le vague à l'âme ; la joie n'est pas loin, à vrai dire... Me coucher de bonne heure serait salutaire...

19 avril.

Curieux comme tout m'a raté (matériellement) cette année. En septembre, je comptais sur l'École des Roches — elle m'a lâché et j'ai perdu du même coup une école de Megève. J'entrai chez les Maillé... Pendant deux mois j'espérais en la Roumanie, tout semblait s'arranger... si bien que les Maillé, sûrs de me perdre, m'ont laissé à Noël. La Roumanie a craqué. Dans le deuxième trimestre, espéré en vain après une école de Saint-Gervais, un collège de Strasbourg... En attendant, je fis mon diplôme... J'avais demandé, non sans crainte à cause de l'hiver, des postes

d'instituteur. On m'en offrit un près d'Auxerre, ville charmante ; j'attendis, quelle horreur, deux mois pour me décider ; maintenant il n'est plus libre...

Je comptais aussi que les Payart, retournant à Moscou, auraient besoin de moi ; j'attendis patiemment ; ils me convoquèrent enfin ; l'affaire paraissait réglée... puis, au dernier moment, un imprévu que j'ignore encore...

Pour les vacances de Pâques, Gide devait me faire signe pour le retrouver à C., il y aurait eu peut-être là un espoir de préceptorat. Je n'ai rien reçu... Tout successivement se dérobe (et il faut que je reste en France pour présenter mon diplôme de manière à être mieux armé en octobre, on m'a promis l'étranger au ministère).

21 avril.

État assez particulier qui n'est pas la fatigue ni la paresse — et cependant je ne fais rien, je n'ai de goût à rien. Je ne cherche pas à voir les gens, pourtant j'aimerais parler ; je ne cherche pas d'aventures, pourtant j'en aurais besoin. Je n'écris pas, et mes dispositions ne seraient pas mauvaises... Il n'y a que la lecture qui m'attache, et aussi la promenade. Je sens bien que cet état sera passager, mais je ne fais rien pour en hâter la fin ; une étincelle suffirait à m'enflammer, car ma santé est bonne, mais en attendant je suis comme abruti, accablé d'inaction. Je voudrais vivre (au fond, je vis), mais vivre *autrement*, et je suis un peu découragé de chercher des issues... Cet état pourrait préparer une période très lyrique si une échappatoire m'arrivait. Il devrait aussi m'inviter à écrire...

25 avril.

Très attristé en apprenant — indirectement et avec retard — que Gide a perdu sa femme. C'est pour cela que j'étais sans nouvelles sur les vacances que nous devions passer ensemble. La dernière fois que je l'ai vu, il parla plusieurs fois de sa femme, ce qui lui arrivait rarement. Il racontait à Ichsolzer¹ l'accident de sa femme et l'intervention de Blum — la plus belle histoire juive qu'il connaisse, disait-il... À un officier méhariste qui l'abordait à la NRF et lui racontait sa vie, comme il parlait d'un ami nommé Rondot, Gide fit épeler ce nom, pensant que ce pourrait être un parent de sa femme, née Rondeaux. Il eut aussi l'occasion de me citer les dernières paroles de son oncle Charles Gide, paroles dures qui venaient brusquement de s'éclairer pour lui (par une lettre), paroles si dures (et injustes) que, me disait-il, « je n'en ai pas parlé à ma femme ».

1. Nom de lecture incertaine dans le manuscrit.

Michel en permission. Je l’emmène chez Frère, ce peintre rencontré à Rome.

Je lui fais connaître Paupau, vraiment très poétique et chaleureuse.

Visite de Jean Queneau et de sa fiancée. Je ne l’avais vu qu’une fois en 34 à son départ pour le Maroc, mais nous nous étions écrit assez régulièrement. Il a maintenant vingt-cinq ans. Je ne l’aurais pas reconnu. Il dut rester à Marrakech plus de deux ans, vivant la vie de garnison, puis enfin on l’envoya dans le Sud sur un ordre de la Résidence ; le séjour fut pour lui merveilleux — et dû, paraît-il, à ma recommandation au général Noguès. À son retour, il passa une journée à Fès, reçu par Si Haddou. Celui-ci parlait de tout abandonner pour s’en aller sur les routes, vivre la vie d’un mendiant arabe... De temps en temps, me dit-il, ses yeux devenaient hagards...

J’aimerais parler à J. en particulier, bien que sa fiancée soit, paraît-il, au courant de sa vie, mais il n’est à Paris que pour deux jours. Son expérience marocaine paraît très riche (avec le recul, pourtant, loin de la couleur, du charme, il est sévère pour les indigènes...).

Revu après quatre ans Armand B., ce garçon uniquement obsédé par la liturgie, la hiérarchie ecclésiastique — et aussi l’amour. Il est à la recherche du « demi-père » pour qui il éprouverait le coup de foudre. Collectionne les photos de prélats, et les anecdotes sur leur compte. Fort au courant des nominations épiscopales, des potins de l’Église... Quand il touche à ce sujets il devient éloquent, il est transporté. Toujours fourré dans les processions, les solennités ; au demeurant, il ne « pratique » pas. Me montre un carnet sur lequel, d’une écriture serrée, il note des réflexions, la plupart inspirées par l’actualité politique.

Je ne l’avais pas vu depuis quatre ans. Malgré sa recherche nocturne assidue, il n’a rien trouvé qui remplisse sa vie, ni même qui lui ait laissé un beau souvenir ; un peu plus équilibré peut-être, moins sujet aux amnésies. Sa sexualité ne paraît s’éveiller que la nuit, quand les rues sont noires. Ce qui l’attire dans l’Église, dit-il, ce n’est pas, comme je le prétends le dessous des soutanes, mais la beauté, le pompe. L’art lui paraît en décadence, mais il croit que l’Église a sauvé certaines valeurs esthétiques. Il se compare à Huysmans.

Je relis ce soir mes notes de 34 sur Armand ; il n’a pas changé. Je relis aussi ma rencontre avec Queneau. Je m’étais dit, en faisant sa connaissance : « Je serai, quoi qu’il arrive, son ami. Il n’a personne. Je m’engage à lui écrire tout le temps de son absence. » Et cela dura quatre ans...

F. a lu mon diplôme avec assez de satisfaction. « Jamais ennuyeux, me dit-il, et d'un niveau supérieur aux communs travaux de Sorbonne, bien que le ton ne soit pas universitaire. » Il me fait des critiques de détail, et surtout remarque une certaine inégalité dans le style. Je sais en partie à quoi cela tient : quand je m'appuie sur des notes, que j'utilise la pensée d'autrui, je n'arrive pas à me l'incorporer, cela fait tache dans mes phrases. Je ne peux être que personnel. Ce ton particulier se fait jour à sa guise, suivant le temps, l'humeur. Il est déjà bon de pouvoir parfois *bien écrire*, mais il faudrait, et par le travail et par l'effort critique, pouvoir repérer les bons jours.

26 avril.

Un danger : celui de ne pas terminer ce que j'entreprends.

Pendant longtemps, me laissant vivre — ou attendant l'inspiration — je ne fis rien. Je ne risquai donc pas l'inachevé. Depuis un an ou deux, j'ai fait des ébauches et parfois davantage, puis j'ai tout laissé en plan. Cela n'est pas bon ; d'autant plus que par crainte des grands travaux j'évitais de m'embarquer dans de longues œuvres. C'est uniquement la paresse — et aussi une certaine modestie — qui me fait rester en route.

Il y a une certaine volonté créatrice qu'il faut cultiver, que je sens en friche. Déjà j'ai commencé de passer à l'acte ; il faut apprendre à persévérer... Je risquerais autrement de m'en tenir aux balbuties.

27 avril.

Retrouvé hier soir dans une kermesse des boulevards, me promenant avec Michel, le jeune André M. du palais Berlitz, que Gide et moi nous avions cherché si souvent après nos deux rencontres de l'automne. Le pauvre gosse, comme nous l'avions pensé, a eu des ennuis. On l'a mis en prison pour vagabondage. Il y est resté trois mois, et au moment de sa sortie, comme il s'était disputé avec les gardiens, on l'a roué de coups. Il a dû rester quinze jours à l'hôpital. Il ne fait qu'en sortir, et il a encore le visage comme abîmé. On lui a cassé des dents. Au demeurant, toujours naïf et charmant, un peu moins beau (il a grandi), et mal habillé. Quand il sourit, ses yeux se plissent et il devient tout à fait faunesque. Pour ne pas se faire remarquer, il nous dit qu'il va vivre maintenant « sous un nom anonyme »... C'est lui qui, faisant voir un papier de sa main criblé de fautes, disait : « Ce sont des fautes d'inattention plus que d'orthographe »...

29 avril.

Passé deux heures l'autre soir avec Jean Queneau avant qu'il ne prit son train. Il me raconte ses années de Maroc, ses aventures, ses déceptions. L'envers de l'aventure, je le vis : c'est la routine de l'armée, les

mesquineries du milieu, et puis les maladies, les accidents. Queneau aurait pu ne pas revenir ; il a bêtement risqué sa santé ; son orgueil le porte à ne rien faire comme les autres, à se raidir sans cesse pour montrer son caractère. Il est assoiffé de mérite intérieur...

Il allait au Maroc pour se chercher lui-même, se trouver, pensait-il. Faire du cheval, voir le désert, connaître l'amour... Ce n'est pas grand' chose que le plaisir, trouve-t-il, rien autre qu'une sensation... L'amour de la solitude et de la fuite est le goût le plus fort de Queneau, et l'attrait pour le Sud qu'il mit si longtemps à toucher — on le retenait toujours à Marrakech, il s'usait d'impatience — mais il apprenait l'arabe et se faisait oriental ; les indigènes l'aimaient, le recevaient parmi eux... Les amours vinrent à lui. Il ne connut pas la débauche. Finalement il eut passablement de belles liaisons et des témoignages ; il les raconte avec émotion. Mais ce qu'il préférerait bientôt, c'était de secouer ses liens et de fuir à cheval. Des êtres aussi sensibles et spontanés qu'Abdul, il en connut beaucoup ; les Berbères, me dit-il, surtout ceux du Sud, sont comme lui capables d'attachement et pleins de poésie. Les derniers mois qu'il passa près de Rio del Oro furent, me dit-il, extraordinaires. Ses supérieurs exigèrent son retour en France. On fit entendre aux autorités que ce brigadier avait des idées pro-arabes. Au moment où arriva son rappel il venait de passer un mois dans les villages, faisant fonction d'infirmier, béni par les gens du bled — sans qu'un instant l'idée de la volupté l'ait réellement touché.

S'est-il enfin trouvé au Maroc ? Seuls le goût de la solitude et de la fuite lui demeurent. Les plaisirs ne lui ont pas donné de vrai bonheur. Mais est-il fait pour le bonheur ? Depuis son retour en France (un an), il a trouvé une jeune fille, il s'est fiancé... mais cet amour passionné est lui-même traversé de sursauts ; il rêve toujours la fuite et le désert. Il est terriblement seul ; ils sont sept dans sa famille, mais sans se connaître vraiment ; il a toujours été loin de chez lui ; chez sa mère, dit sa fiancée, il a l'air en visite.

30 avril.

Revue Gide, très accablé. Il est tout désorienté. Quand les formalités de succession seront finies, il ne sait où il ira... Fès ou Pontigny ? Il voudrait mener à bien l'anthologie de la poésie française. Cet été, il pense aller au Danemark et en Suède (ce qu'en disent Green et Martin du Gard l'y attirent). Depuis son deuil, dans son désarroi, il a subi de grandes insomnies et une crise d'érotisme.

Il me fait lire le premier chapitre de son rapport sur l'A.O.F., non pas informe, mais inégal. Les statistiques y chevauchent les observations personnelles. Il doute s'il vaut la peine de continuer ; je l'assure qu'il y au-

rait dans son voyage matière à toucher beaucoup de gens...

Une fois de plus ma vie va changer. Dans trois jours j'entre dans une famille en qualité de précepteur. J'imagine que je vais tomber chez des châtelains campagnards qui pensent bien. Le village (en Seine-et-Marne) a deux cents habitants. Je risque l'ennui (j'emporte des livres). Mais rien n'est plus beau que la campagne en ce moment ; j'y verrai de beaux jours. J'ai traversé autrefois en auto avec Gide cette partie de la Brie toute plate et boisée de loin en loin, dont le charme classique m'enchanté.

Vu ce soir *La Marseillaise* de Jean Renoir, qui n'est pas un bon film. Les costumes de la Révolution ont un air d'opérette. Tout cela manque de foi. (Où sont les films de la Révolution russe ?) Manque de nuance ; on vocifère des formules de liberté, des cris contre les factieux (les allusions actuelles fourmillent), et tout cela sonne faux. Le parti du roi est si mal présenté — les ficelles sont si grosses — qu'on se sent de la sympathie pour lui. L'air bon enfant du peuple est insupportable ; tout cela est fait pour flatter la foule.

Emerainville, 5 mai.

Gabilanez a été sévère pour mes notes sur l'ancienne Russie — et à bon droit, me semble-t-il. Il s'est mis au point de vue du lecteur courant. Cet article fait de notes prises çà et là lui a paru abstrait ; l'auteur n'intervient pas, ne juge pas, pis que cela, *n'enchaîne pas*. Les fautes de composition, les métaphores abusives sont fréquentes. Cette étude n'est qu'une collection de matériaux. La thèse que l'on cherche n'est que sous-entendue (et invisible). Elle suppose connues cent choses sur la Russie actuelle, lorsque l'intérêt serait de pouvoir confronter sans cesse le passé et le présent.

Cette étude est née du curieux plaisir que j'eus à vérifier dans l'histoire mes remarques sur la Russie ; ce n'est que la base d'un autre travail que sans doute je n'écrirai pas (je ne veux pas prendre parti, et on vient d'écrire coup sur coup plusieurs bons livres sur ce sujet). Tout cela m'a fait faire un petit travail historique. Gide, qui connaît la Russie — mais qui ignore son histoire —, trouvait mon étude intéressante ; elle lui expliquait le présent. C'était un point de vue de spécialiste.

Emerainville.

Depuis deux jours dans cette campagne, au milieu d'un beau parc et parmi des prairies, le château assez massif, mais sans style, ne manque pas d'allure. C'est une tache claire dans les bois. L'intérieur en est vériste, louis-philippard, sans grâce. Rien n'y est sacrifié à la beauté, ni au confort. L'atmosphère, tristement bourgeoise et encombrée. Le person-

nel est assez nombreux, mais rustique. Les repas sans finesse manquent de conversation, ils font « famille » sans intimité ; rien n'est beau, ni sur la table ni autour. Je suis placé près de mon élève (treize ans, assez chétif, mais intelligent) et de sa cousine, âgée de quinze ans, qui doit avoir bien lourd de préjugés, sans compter les refoulements et l'ennui. Elle n'est pas belle. Près de Bernard (mon élève) est assise sa mère, qui arrive toujours à table en se tamponnant la tête : « Je suis si fatiguée »... Chacun l'admet, mais sans y prendre garde ; son mari est en ce moment très malade et elle doit le veiller presque sans arrêt. Cette personne n'a pas beaucoup de suite dans les idées, semble-t-il. Elle a peur de tout ; elle ne paraît pas indépendante.

En face de moi, il y a le baron D., gendre de la grand'mère. Il est le père de ma jeune voisine. C'est un homme de cinquante-six ans, sorti de Polytechnique. Il a des habitudes vulgaires et je ne sais quoi d'efféminé (ou de timide) dans la voix et le regard. Il paraît amateur éclairé en musique, mais ses idées réactionnaires sont si violentes qu'il ne peut parler politique sans haine. Lui, c'est sa femme qui est malade. Il y a deux garde-malades dans la maison, que l'on voit circuler dans le triste escalier. Chacun des deux ménages habite un étage. La grand'mère, petite femme encore très lucide, a eu un fils et une fille qui sont précisément les deux malades. Il ne faut pas faire de bruit dans la maison.

La grand'mère, à table, ne paraît appartenir à aucun camp, mais on écoute peu la mère de mon élève ; elle prononce des phrases sans suite à l'usage de son fils ; ils évoquent des voyages, des excursions. Le baron fait des plaisanteries dont s'amuse sa fille ; elle lui pose des questions pour le faire briller. Les deux camps ne prêtent pas longtemps l'oreille aux mêmes choses... Tout le monde paraît vivre aux frais de la grand'mère qui doit avoir des rentes et fait marcher la maison (on lui apporte à la fin du dîner un gros livre), mais la mère de mon élève paraît traitée en parent pauvre par la famille du baron. Son mari sans doute ne gagne pas d'argent ; il « écrit » ; jamais je n'ai vu son nom ; il est ami de Saint-Georges de Bouhélier, ce qui n'est pas une référence. C'est un homme pieux ; ce matin, pendant que je donnais ma leçon, j'entendis dans la chambre à côté le curé venu lui donner les sacrements ; il l'exhortait à souffrir patiemment, d'une voix rude, comme en récitant une leçon. Il parlait avec l'autorité d'un médecin.

Aujourd'hui le jour fut splendide ; j'ai pris un bain de soleil, par terre dans ma chambre, en me levant. Comme c'était jeudi, j'ai emmené Bernard faire une promenade en vélo après le déjeuner ; j'allais vraiment à la poursuite du soleil ; je voudrais me bronzer ; le premier soleil de l'an-

née est le plus pénétrant. J'ai revu le château de Champs et les bords de la Marne que j'avais vu avec Gide en 34 si remplis de baigneurs et de jeunes rameurs. La soif des routes me reprend...

J'ai le temps de lire.

10 mai.

Le calme des champs me pénètre de toute mon horreur de Paris, de ses soirées affreuses ; je jouis du soleil et de l'air. Je puise dans mes livres, mais je ne travaille pas ; j'ai commencé un conte cependant (encore !), mais je suis fatigué (changement d'air ?)... On ne fait rien sans peine ; il faut, dans mon cas, aller au devant des bonnes dispositions. Mon sujet m'amuse, je pourrais y mettre de la passion. C'est l'histoire de ce garçon que j'ai connu à Sainte-Maxime, qui était partagé entre sa femme et sa maîtresse. Ces dames faisaient du Corneille ; c'était à qui laisserait la place ; pour mieux se connaître, elles avaient décidé de passer les vacances ensemble. Les lettres qu'elles envoyaient au type étaient inouïes. L'objet de si grandes passions était un gringalet maladif, sans force et sans beauté.

Mes impressions sur la famille où je suis tombé sont à modifier. Je m'étais dit : ces gens vivent ensemble (et à la campagne), *donc* ils doivent se détester. Je n'en suis plus aussi sûr. La famille maintenant me paraît unie. Ce qui m'égarait, c'est le baron qui est un extraordinaire égoïste (et qui jouit cependant d'un grand prestige). Comme il se moque de tous les malheurs, il fait figure d'optimiste, il remonte le moral de tous. Il déclarait l'autre jour n'avoir aucune peur de la mort : « Je suis croyant, il ne peut donc m'arriver rien que de très agréable. » (Cela était dit suavement.) Ce baron qui n'écoute guère et ne questionne pas est plein de connaissances ; il sait des mots savants ; il bricole, il touche aux sciences, aux langues. Je le crois sans personnalité. Toujours reçu à tous les examens, il se vante de n'avoir jamais relu une page sortie de sa main. Une chose le gêne, c'est quand on parle devant moi de sa femme qui est malade depuis vingt-quatre ans ; neurasthénique probablement, avec d'autres infirmités...

La jeune fille est beaucoup plus bécasse que je ne pensais. Elle divise le monde en deux catégories : les bien-pensants et les autres. Elle se met naturellement du bon côté et fait le catéchisme aux gosses du village. Elle parle couramment des « sales communistes », elle en a la phobie. L'autre vendredi, elle vit au marché cette chose horrible : une femme au milieu de la place mangeait un saucisson avec du pain... J'entends souvent des mots de cette nature, et je ne trouve rien à répondre, je dois rouler les yeux, manque d'habitude.

Le curé, le jour de la fête de Jeanne d'Arc, fut un discours à la Flaubert dans le genre insondable, qui toucha fort le château. Le baron en parla avec éloges.

La grand'mère est étonnante ; malice et bonté ; outre sa fille malade depuis si longtemps, elle a le souci de son fils qu'on va opérer du cerveau. À soixante-quatorze ans, c'est elle qui a l'accablement des coups de téléphone, des décisions, etc. J'admire ce qu'est une vieille famille dont les vertus sont réelles : pour le malade, le médecin de la famille et le curé (qui dessert plusieurs paroisses) font des prouesses de présence ; ces gens se soutiennent entre eux. Le médecin est de l'association des médecins catholiques, le spécialiste qu'il a indiqué en est aussi : la famille est mise en confiance. De même, on est heureux que le chirurgien choisi, une sommité, soit bien-pensant, et le malade dont l'état est très grave serait, a-t-il dit, mal à l'aise, soigné à la clinique par des infirmières peu décentes. Poussé jusque-là, le « besoin moral » devient respectable.

Il est étonnant aussi que cet homme de cinquante ans fasse appeler sa mère pour dire avec lui une « petite prière ».

Pour ce qui est de l'argent, je me suis, je crois, trompé. Chaque ménage paraît avoir sa bourse — inégale peut-être.

14 mai.

(à Mathieu, non envoyé).

... Nous attendons pour un de ces jours la visite de Monseigneur. Notre joie sera sainte. On fera des nettoyages ; nous parerons nos âmes. Son Excellence a la coutume, annuellement, après avoir imposé la confirmation aux enfants du village, de venir goûter quelque repos dans cette demeure ; elle consent aussi en général à goûter d'un modeste repas.

Tu vois que je suis tombé dans une maison qui satisfait mes aspirations spirituelles. La Providence fait bien les choses. Je n'avais pas encore vu de famille où la bigoterie tint tant de place. Le monde y est divisé en deux parts : les pratiquants et les autres... La jeune fille de la maison, ce midi, comme on annonçait le baptême d'une princesse en Hollande (baptême protestant), ne put retenir un « Hou » d'épouvante. Cette vierge de dix-huit ans se dévoue à faire le catéchisme et revient couverte de poux ; elle est ma voisine de table.

J'ai dit le côté comique, mais il y a aussi le drame... Le père de mon élève, transporté à Paris pour subir une opération du cerveau, est au plus mal. Sa mère est allée la veille de l'opération le voir à Paris et ne put rentrer qu'assez tard. Pendant ce temps la baronne, sœur du malade, que je ne vois que de loin étendue au soleil dans le parc l'après-midi, était

terrorisée — l'absence de sa mère, la maladie de son frère, la présence d'une nouvelle garde (il faut en changer à chaque instant), l'affolaient. On servit le dîner avant le retour de la grand'mère. J'étais en face du baron. Une bonne vint lui dire tout à coup (l'air malicieux) : « Madame refuse de manger. (On la sert dans sa chambre.) La garde vous envoie chercher. » Le baron eut l'air désespéré et dit à mon élève d'un ton suppliant : « Va dire à ta tante qu'elle mange, que c'est moi qui t'envoie. » Il revint sans succès, le baron sortit. « C'est un caprice », dit mon élève placidement. Le baron revint l'air soucieux ; il regardait la pendule, prêtait l'oreille aux bruits. « Que fait donc ta grand'mère ? » disait-il à l'enfant. La baronne, sans doute, souffrait d'une crise que seule sa mère pouvait calmer... Enfin un bruit d'auto dans le parc. Est-ce le retour ? Le valet sortit par un petit couloir sombre, suivi du baron et de l'enfant ; ils vont sur la pointe des pieds, comme au-devant d'un malheur.

La grand'mère est épuisée ; son fils ne voulait pas se séparer d'elle..., mais elle devinait bien le drame que son retard causerait au château...

Les nouvelles, aujourd'hui lendemain de l'opération, sont mauvaises ; malgré la transfusion du sang, le malade s'affaiblit. Aussitôt le déjeuner, la grand'mère appelée à chaque instant par téléphone devait se faire conduire à Paris. Le repas fut terrible. Excédée de fatigue et d'inquiétude, la grand'mère dont la vivacité d'esprit est grande avait des absences de mémoire qu'elle relevait elle-même aussitôt. Sa fille, la malade, inquiète elle aussi, était terriblement agitée et décidément entre mauvaises mains, car on s'apercevait que sa nouvelle garde s'ivrognait. Il y avait eu une scène dans la matinée, car on lui avait, par ordre, à la cuisine, refusé du vin dont, paraît-il, les médecins lui conseillent de boire un litre par jour. Cette femme roule des yeux hallucinés... Le baron disait à sa belle-mère, craignant une crise de la baronne : « Arrangez-vous pour ne pas trop rester à Paris ; tâchez de revenir vite... — La situation est assez grave pour que je ne sache pas aujourd'hui à quelle heure je rentrerai », lui répondit-elle.

Lorsqu'elle se plaignait de sa mémoire — pour la première fois —, elle disait : « Je devrais prendre du phosphore », puis ajoutait : « Maintenant, à quoi bon ? » La moitié de sa vie — puisqu'elle a deux enfants — était en train de s'écrouler. Sa petite-fille, bien niaisement, lui disait : « Se soigner est un devoir, et il faut faire son devoir jusqu'au bout. »

Je sentais horriblement toutes les nuances, et surtout la douleur de cette femme de soixante-quatorze ans, maîtresse de la maison, s'excusant de son trouble. Elle avait revêtu une robe habillée, noire il est vrai. Déjà

elle vivait les prochains jours de deuil. Le téléphone se faisait toujours plus alarmant. « Nous n'en sortirons pas, disait-elle... Et que deviendra Alice (sa fille) avec cette infirmière impossible, qui lui fait peur ? Pendant plusieurs jours j'aurai d'autres soucis. Il faut trouver tout de suite une nouvelle infirmière... »

La jeune pimbêche est, je crois, incapable de soigner sa mère ; il y a peut-être entre elles des malentendus. Quant au baron, il attend tout secours de sa belle-mère. Il gardait encore son optimisme (au moins de façade). Je ne comprends pas encore cet homme... que cependant son beau-frère aimait ; il ne voulut pas entrer dans la salle d'opération sans l'avoir près de lui.

Enfin la grand'mère monta en auto avec sa petite-fille — et un instant après le téléphone annonçait que tout était fini. Le baron pleurait en répondant... Je dus emmener l'enfant, le préparer doucement. Quant à la baronne, il est probable que le choc sera dur.

Paris, 17 mai.

À Paris pour trois jours. Assez las. J'essaie cependant de travailler (mon conte)...

Ce matin, c'était l'enterrement. À Passy. Grand service ; grande pitié. *Le nec plus ultra*. Toutes les recommandations du défunt étaient exécutées. (Il avait, ces derniers jours, accumulé autour de lui les secours de la religion.) Qu'il soit mort comme un saint, me disais-je, qu'est-ce que cela peut faire à ces prêtres qui machinalement disent l'office ?

J'étais navré de voir mon petit élève conduisant le deuil, l'air abattu. On l'avait habillé en homme... C'est moi qui avais dû, l'autre jour, lui annoncer son deuil, à demi-mot. Nous avions lu ensuite du Racine pour qu'il pensât à autre chose. J'étais, à la nuit tombante, dans sa chambre, sans lumière, quand la grand'mère revint de Paris. Elle alla d'abord voir sa fille et la maison s'emplit de gémissements, puis, pour faire son devoir jusqu'au bout, elle monta chez son petit-fils. Elle entra comme une somnambule et vint prendre l'enfant dans ses bras. Sa pitié était extrême et les paroles qu'elle trouva furent bouleversantes... Le soir, quand l'enfant fut couché, je restai tard près de lui.

Il fallut, le lendemain, le conduire à la clinique de la rue Boileau. Pendant la mise en bière, je le promenai dans Auteuil. J'en profitai pour revoir la maison de Gide, villa Montmorency (après dix ans) ; elle paraît maintenant abandonnée... Ce matin, après l'enterrement, je revis mon collège et le quartier de la rue Raynouard (tout changé, tout construit)...

Le père de mon élève était « homme de lettres ». Je n'ai rien lu de lui. Je sais seulement son amitié (et son admiration sans doute) pour Bouhéliet et Pierre L'Ermite. Littérature de sacrisitie. Dans l'assistance

aux obsèques, je ne remarquai nulle tête esthétique... Parmi les comportements de cet homme à ses derniers jours, il ne m'est rien venu qui marquât un artiste, mais un chrétien, un homme de famille, un ami. Il craignait terriblement la mort et s'entourait le plus possible... Ce n'est pas le moins triste de l'histoire si la disparition de cet homme ne laisse aucun vide dans les lettres... J'avais, pour essayer de le comprendre un peu, le désir d'entrer dans sa chambre. Un scrupule assez sot m'a empêché de le faire.

Emerainville, 20 mai.

Madame L. me donne à lire le manuscrit d'un drame qu'a laissé son mari. Je ne pourrai pas lui dire ma pensée. Cet homme ne savait pas écrire... Je trouve au mauvais style un air de famille. Les phrases lamentables de M. L. pourraient être de I. (lui aussi a des démanagements théâtrales).

Le décor du premier acte : « Un lit de repos, très bas, d'une teinte fondue, s'unissant à souhait au raffinement rare de la pièce. Là, tout indique une vie nerveusement pensive, secrète à l'excès... » Cette sorte de mauvais langage, précieux et imprécis, m'écœure.

Je cueille en passant cette note : « L'amour attend, le désir bouscule... »

21 mai.

Il pleut depuis mon retour ; tout est sinistre ; ce temps me recroqueville, je manque de chaleur intérieure dont je me chauffe d'habitude pendant les mauvais jours. Vivement le soleil !

Je suis menacé de solitude. La vie de professeur à l'étranger que j'espère sera solitaire (solitude peuplée par le dépaysement). Mais le voyage ne suffit pas, il faut une tâche. Il serait temps d'*écrire*... de manière à n'être pas trop seul. La solitude est une préparation à l'œuvre, mais précisément on écrit pour n'être plus seul.

En ce moment (raison de santé peut-être), je manque de foi.

22 mai.

Je note mes remarques, et ce qui les confirme. La grand'mère disait au baron : « Votre optimisme est souvent dangereux... Rappelez-vous, telle année, quand votre femme était malade (sept phlegmons), je vous téléphonais de venir aussitôt, le médecin le demandait... Vous répondiez : Je viendrai dans deux ou trois jours, en ce moment j'ai des affaires... Votre femme était en danger de mort, mais vous ne voulez pas voir le danger... » L'égoïsme de cet homme, et sa faiblesse, qui aussitôt m'a frappé, on ne sait pas les nommer autour de lui. Il boit du cidre à table ; hier, en ouvrant sa bouteille, un grand jet de mousse... D'un ton désespé-

ré, suppliant, il demande au domestique de vérifier les bouteilles avant de servir... C'est un homme fini (cinquante-six ans). Il redoute le jour où, touché par la limite d'âge, il ne pourra plus aller à sa conférence hebdomadaire d'officier de réserve. Mais comment occupe-t-il son ennui ? Il fait de la physique amusante : il fabrique des cierges pour le curé, des potions, de la mort-aux-rats. Il se livre au jeu des mots croisés et il fait des réussites... Tout cela le mène chaque soir jusqu'à minuit et plus. Il monte alors se coucher. Sa femme le réveille, ce qui est déplorable, car il lui faudrait un long sommeil. Mais le baron maniaque ne saurait changer ses habitudes. C'est un travailleur, pense-t-on, tout en reconnaissant qu'il est un obstacle à la guérison de sa femme... Il est bien fier d'être sorti de Polytechnique et le fait sentir à chaque instant. Hier (sous l'œil de sa fille), il se mit à raconter ses chahuts de collègue... « Les Pères me passaient tout, disait-il, car ils tiennent à leurs bons élèves. » (Je pensais à ce falot diplomate à Moscou qui me parlait des mauvaises notes de son fils aux Roches : « Cela m'est si pénible, à moi qui étais premier partout. ») Le plus bel aveu qu'il ait fait, c'est en parlant des cours de Polytechnique : « Je n'ai jamais pu entendre parler quelqu'un de suite plus de cinq ou six minutes. »

Promenade à bicyclette jusqu'à Lagny, belle église. La façade n'est qu'un mur plat, mais dès l'entrée on trouve une nef aux proportions cathédrales. La surprise est charmante. Comme à Beauvais, peut-être on dut suspendre les travaux. Ce n'est guère que l'abside et le chœur qui furent construits à Lagny. C'est au collège de cette ville que mon élève fut cinq jours pensionnaire (il prit la fuite).

À la chapelle, pendant un sermon, un cul-de-lampe se détacha et tomba sur l'épaule d'un garçon, manquant de l'assommer. Il fit un cri. « Dépêchez-vous de sortir, dit le prédicateur, pour ne pas troubler la Parole... »

24 mai.

Je suis à ma fenêtre, ce matin. Le temps fait effort pour s'arranger. Dès que le soleil perce et me touche, la joie me fait frémir... Dès que l'ombre revient, tout me paraît sans goût. Ce jeu pourrait durer toute la matinée...

Le curé disait, dimanche : « Mesdames, faites venir vos chers maris à l'église pour recevoir Monseigneur le jour de sa visite. Monseigneur aime beaucoup les messieurs. »

Je fus donc ce tantôt à la chapelle du village, pleine de poupons et de mères endimanchées, et m'installai dans un coin avec un petit évangile en latin. L'attente fut d'une heure. Les gens les plus pieux, à la fin, chuchotaient. Une femme de chambre, derrière moi, pouffait. Enfin, l'évêque,

entourés de quelques curés du voisinage et suivi de deux scouts, parut. Monseigneur, encore jeune, est corpulent ; il ressemble à un déménageur blond. Assis dans un fauteuil devant l'autel, il nous parla de la prière en s'appuyant sur la vie quotidienne. « Toutes les conversations humaines, dit-il, peuvent se ramener à deux types : on parle ou pour rendre ses devoirs ou pour demander quelque chose. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'il y a les visites du Jour de l'An qui sont désintéressées. »

En sortant de la chapelle, Monseigneur éternua et dit quelques mots flatteurs sur la verdure. Il confondit toutes les personnes qu'on lui présenta (on ne facilite guère la tâche aux personnages, chacun est paralysé autour d'eux). (À la chapelle, ne manquèrent ni les chanteuses qui hurlaient ni les enfants qui pleuraient.) Visiblement sensible à la présence des messieurs, Monseigneur serra la main des trois pelés qui étaient là en leur demandant : « Qui êtes-vous ? », et il me fit la même question.

Ascension.

Le curé : « À la sortie de cette église, des demoiselles se tiendront à votre disposition pour vous vendre des statuettes en chocolat, de saint Éloi, au profit des églises dévastées. C'est un vœu de l'évêché. »

27.

Je lis chaque jour quelques nouvelles de Boccace pour me rapprocher de l'Italie ; son charme pèse toujours sur moi. Je relis avec délices les lettres de Fénelon. Je n'ai pourtant jamais été plus éloigné du divin... dont cette maison me dégôte.

Encore une promenade à bicyclette. Ferrières : beau parc anglais des Rothschild ; toutes les essences mêlées : cyprès, cèdres, hêtres pourpres, sapins bleus, ormeaux vert tendre, aubépines fleuries. Je n'ai rien vu de plus beau, mais le château, moderne et tarabiscoté, est affreux. Joie d'être sur les routes, toutes peuplées les jours de fête... Nous entrons dans les églises, souvent remarquables. Je ne peux chaque fois faire des simagrées et je dois scandaliser mon élève.

J'aime les champs ameublés, roulés, hersés, sur lesquels rien encore n'a germé ; dorés ou roses à perte de vue et parfois entourés d'herbe bleutée...

Je me débats avec mon conte, qui d'ailleurs m'intéresse. J'ai peur de tomber dans la caricature. Les lettres de la femme et de la maîtresse, pour être bonnes, devraient raconter les mêmes choses à un point de vue différent. Le drame se nouerait dans la différence... Ce n'est qu'en creusant ce sujet, accumulant les détails, les thèmes, que je pourrai écrire sans effort cette correspondance.

Le baron déclare à table qu'étant jeune il allait étudier ses leçons d'al-

lemand aux W.C.

Écrit longuement à Gide, pour lui raconter les drames que j'ai vus ici. Ce fut tout mon travail de la journée — et j'en suis un peu honteux.

La baronne est venue prendre le café avec nous. Très maigre et pâle, de grands yeux douloureux. Le masque contracté des mélancoliques. Sa voix est plaintive, larmoyante. On lui parle comme à une petite fille ; le baron est tendre avec elle ; elle le regarde fixement. Elle paraissait ne faire aucune attention à moi, ne pas même m'avoir vu. Mais tout à coup elle a fait d'une voix dolente un résumé de ses malheurs qui m'était évidemment destiné. Les mots de traumatisme, d'hématome y revenaient. Elle disait aussi : « On peut me croire folle, mais je ne le suis pas ; ce que je souffre est abominable. Quel médecin trouvera ce que j'ai ? (On venait de lui faire une radio, négative.) Mon frère qui vient de mourir, pendant des années on n'avait pas pris au sérieux ses douleurs ; seule l'opération a montré une énorme tumeur au cerveau... » Aussi la grand' mère s'inquiète-t-elle. Elle songe aussi à ce que deviendrait sa fille sans elle.

1^{er} juin.

J'avais envoyé à Gabilanez et à Mathieu (ainsi qu'à Gide) ma chronique d'Emerainville. Tous trois m'écrivent. C'est un succès.

2 juin.

Retour d'une course à bicyclette. Lutté contre le vent. Avec une courbature délicieuse des jambes, je m'étends sur mon lit pour finir l'*Illiade*. Mon émotion est grande comme jadis. J'entends les cris d'Achille... (Comme à la mort du Christ, la terre se couvrit de ténèbres quand mourut Patrocle.)

La tempête de vent qui soufflait cet après-midi se calme avec la fin du jour. Le ciel est pur et mille oiseaux chantent. La volupté extrême que me donne le beau temps (surtout en juin) va-t-elle enfin commencer ? Un habitant des villes, dans la campagne, veut boire chaque parcelle de beauté.

Passerai trois jours à Paris pour la Pentecôte.

... Lettre de Michel... Il a été serveur dans un mess et revient horrifié. « Ce sont quand même des hommes, dit-il, mais plus on va, moins on le croit »... Le journal qu'il tient sera inouï.

Arlette me demande si elle doit épouser L. Ma réponse, je la lui ai donné à Sainte-Maxime, alors qu'il ne s'agissait pas de mariage. L. en ce moment la poursuit, mais précisément parce qu'elle se dérobe. Du jour où elle consentirait, il ne l'aimerait plus. Cette fière fille l'humilie par son refus, et c'est cela qu'il aime. Elle ne peut donc rien pour lui, qu'at-

tendre sa guérison. (Ses lettres d'obsédé l'effraient.)

4 juin.

De l'influence.

Mon élève évolue, et j'assiste à sa métamorphose. Cela est passionnant à voir — et grave. J'y suis pour quelque chose et, naturellement, je me demande si mon influence n'est pas trop brutale. Je n'ai pourtant pas désiré en avoir. À mon contact le trouble s'est emparé de lui, je ne l'ai pas créé, mais hâté. Il aura bientôt quatorze ans et soudain, dans l'innocence, tout un monde sensible s'ouvre à lui, dont je parais avoir la clef. Cet enfant est fier, et d'abord n'est jamais de mon avis, sur un paysage ou un monument, mais deux jours après il a fait siennes mes idées ; je vois qu'il y a réfléchi. Il applique son nouveau jugement avec toutes ses conséquences.

L'ironie lui apparaît avec tout ce qu'elle peut cacher de sensibilité, de nuances (c'est peut-être ce qu'on peut enseigner de meilleur, l'ironie). Et puis la fantaisie. Cet enfant est joueur, et je lui montre (sans le vouloir) qu'il y a toutes sortes de jeux auxquels il n'avait jamais pensé et que l'on peut improviser à chaque instant. Tout cela n'exclut pas la sensualité.

À finir les mêmes gestes que moi, à marcher sur mes traces, que je le veuille ou non, cet enfant imite, adopte mes pensées. C'est ici que l'influence est le plus subtile... Je ne peux me faire autre, ni empêcher que je déteigne sur autrui (j'ai bien subi, jadis, Jouhandeau...), mais je sens, au moment que j'influence, le jeu de la fatalité. Je respecte profondément la personne de mon élève (comme celle des autres), mais c'est par là qu'on a le plus de prise. Il ne s'agit pas de faire de l'esbrouffe et de dire aux gens : « Vous êtes libres » pour mieux les confisquer... Mais il y a une manière de les prendre au sérieux, de considérer leurs jugements (même faux), qui les amène à changer *en mieux*.

10 juin.

Retour de vacances...

Le jour de mon départ, la chaleur se fit éclatante. Je suis dans le petit train bondé. Parisiens partant pour le camping, jeunes scouts frémissants sur les quais... Arrivé dans Paris, je trouvai tout estival : les terrasses, les toilettes, les rues sillonnées de multiples cyclistes. Un espoir immense entraînait la jeunesse court vêtue à fuir, et les gens qui restaient semblaient moins accablés de chaleur que d'extase.

J'avais de la gare téléphoné à Gide qui d'aventure était chez lui. « Je reconnais ta voix avec joie. Viens tout de suite. » (Gide même m'offrit l'hospitalité pour la nuit, mais je préférais garder ma liberté intacte.) En chemin, devant tant de départs, tant d'ardeur, je regrettais que Gide ne fût pas là pour s'en griser. J'étais debout sur la plateforme d'un autobus dont

mon cœur épousait les sursauts. J'entrais à Paris comme dans une ville étrangère dont j'aurais su d'avance le secret...

Gide a passé quelques jours à Pontigny, où se trouvait toute une petite bande de Scandinaves ; il y travailla peu... Il fut ensuite faire un séjour chez Martin du Gard, et maintenant compte aller en Hollande rejoindre Jef Last qui vient de faire de la prison. Rentré dans son pays, au retour d'Espagne, et déchu de sa nationalité, on l'arrêta. Tous ses confrères hollandais protestèrent, et d'Angleterre particulièrement arrivèrent de nombreux témoignages. On le relâcha...

Gide veut savoir s'il n'est pas arrivé de nouvelle aventure dans l'auguste famille qui me nourrit. De tels fossiles, hélas ! il craint bien que le nombre soit encore assez grand. Il aimerait envoyer ma lettre à Martin du Gard.

Schiffirin lui demande une préface pour le Shakespeare de la Pléiade, quelques pages seulement. Gide parlera surtout traduction. Il laissera pour un moment, et non sans joie, le rapport sur les Colonies — la commission n'existant plus, il ne saurait à qui l'adresser, et si ce texte devait être public, les ennemis de M. de Coppet y trouveraient trop d'armes. Ce que Gide admire dans Coppet, et que ses ennemis lui reprochent, leur ferait dire : « de l'aveu même de son ami M. Gide », etc... Cela au point que Coppet a demandé à Gide de suspendre ce travail. Coppet est visé de partout ; il doit faire l'objet d'une interpellation à la Chambre. Sa théorie : « Apprendre aux indigènes à se passer de nous, pour peu à peu leur restituer la colonie » sera battue en brèche... Il se pourrait qu'il soit limogé. Mais, chose unique, il a les indigènes pour lui ; pour la première fois un Gouverneur est aimé ; des troubles sont possibles si Coppet est remercié. Qu'on juge de sa situation, il a beau conseiller le calme aux nègres, comment leur faire admettre son départ ? et s'il éclate des troubles que l'on doit fortement réprimer, quel beau jeu pour dire : « C'est Coppet qui a préparé ça, voilà sa vengeance », etc.

Gide veut savoir jusques à quand je resterai à Emerainville et il approuve que je me garde les vacances entières. Il veut savoir si j'ai des projets.

L'autre jour, nous avons eu au château le curé à déjeuner. Il fit une allusion à Monseigneur l'Évêque de Laval, qui fait en ce moment pénitence à la Trappe après s'être fait prendre dans une « boîte » à Paris. C'est du moins la version du clergé de campagne. Monseigneur a trente-neuf ans ; il est le benjamin des évêques de France. « Cela prouve qu'il pouvait encore », conclut le curé. L'histoire véritable (telle qu'Étienne et Armand, de deux sources, me la racontèrent), c'est une coucherie avec un soldat arabe, le tout environné de scandale... Lorsqu'à Saumur, la

nuit, Monseigneur fut interrogé par la gendarmerie, il refusa de dire son nom : « Conduisez-moi à M. le chanoine Untel, qui peut répondre de moi. » On arrive devant le chanoine, qui aussitôt se jette à genoux devant le visiteur... Je racontais à Gide tous ces détails, quand s'amène Schlumberger, qui était en visite chez Mme Théo. « J'entendais, dit-il, une voix sympathique... » On recommence à grands traits l'anecdote. Puis la conversation devint poétique : Gide nous lut du Tahureau (? mort à vingt-cinq ans, XVI^e s.), vers tout pleins de grâce, et des plus aphrodisiaques, d'un sentiment et d'un art dépassant Marot, que Gide et Schlumberger d'ailleurs n'appellent pas un poète. Arrivant à Scève, Gide nous lit quelques poèmes de Ficin sur la difficulté comme ingrédient du plaisir poétique, puis souligne que Scève, bien que tout intellectuel, par la seule recherche de la forme et d'un sens dépassant les mots exprimés, peut atteindre parfois à l'incantation. Nous lit la fin d'un dizain où l'on voit une autruche (Charles Quint) « volant bas qui fuit légèrement ». Gide admire fort ce dessin, ce poids des ailes.

« C'est l'Africain qui est ému, dit Schlumberger, dont l'esprit, je le vois, ne saisit pas très vite les choses.

— Mais non, dit Gide, c'est le Français ; je trouve beaux ces vers. »

Chez Desportes aussi Gide a fait des trouvailles, mais la palme sera pour Ronsard. Schlumberger alors cite la première strophe de l'*Ode à Michel de l'Hospital*, d'une substance mythologique, d'un souffle, d'un retors qui en font, dit-il, une des grandes phrases françaises. Et Gide cite la suite, non moins belle.

« Mais, dit Sch., tu ne laisseras pas tomber Rutebeuf. » Gide avoue le mal connaître. Sch. alors cite un passage sur les gueux d'une sombre vigueur. (Les vers de dix pieds qu'écrit Scève, Sch. s'en choque. Il trouve ce vers contraire à la langue ; admire Villon dans les huit pieds et le trouve inférieur dès qu'il écrit en dix. Gide évoque la poésie anglaise presque toute écrite en ce mètre qui, chez nous, pensa supplanter l'alexandrin.) À Pontigny, Gide trouva des fragments de *Dieu* ne figurant pas dans la grande édition et qui sont du plus beau visionnaire (on voit les damnés mordre la barque de Caron...). Pour Mme de Noailles, que Gide à Pontigny essaya de relire, il en fut consterné. « Elle a du génie, c'est entendu, mais le génie de l'impropriété. Elle n'avait aucun sens de la langue et point de goût ; tout est frelaté, écrit au hasard et "vas-y comme je te pousse". Son dernier volume, *Exactitudes*, n'est pas plus exactement écrit que le reste. »

Schlumberger, qui a bien connu la comtesse, essaie de la défendre, mais devant les vers que nous lit Gide (il citera cependant quelques pièces), il est obligé de s'incliner... « Quand je vois que cette femme a eu

toutes les gloires, toutes les richesses, qu'elle fut adulée, et que je songe à Keats ou à Baudelaire, je me sens devenir méchant. — Les femmes valent par le sentiment, elles écrivent mal, dit Schlumberger..., ainsi Desbordes-Valmore... » Gide et moi nous nous récriions. « Non, assure-t-il, Mme de Noailles ne savait pas le français, elle pensait en grec. Hugo, au contraire, dont je n'approuverai pas tout, même dans ses outrances va toujours dans le sens de la langue... »

Il me semblait être devant un tribunal criblant les écrits du passé...

Comme je riais *in petto* des mauvais poètes dont je venais de lire tant de lettres à Emerainville après la mort de leur confrère ! Ces gens se lâchent l'encensoir en plein visage, et dans quels termes ! Être loué en mauvais français, c'est recevoir autant de coups de pied...

Gide me souhaite bonne chance et je m'enfuis vers la place d'Italie. Le spectacle de la rue m'enchanté. La soirée est encore longue devant moi. Je dîne au crépuscule, flottant comme un voyageur (alors que mon domicile est à dix minutes)... Je fus à Montparnasse.

... Dix heures sonnaient. J'allai rapidement, tout allégé, dans le matin rasséréiné vers la maison de Gide. Le jour même il devait partir pour Cuverville afin de régler quelques affaires, et il était sur le point de téléphoner pour m'inviter à déjeuner. Je prévient la famille que j'arriverai plus tard que je ne pensais, puis, pendant que Gide, qui vient de retrouver un ancien carnet, s'y plonge, je cause avec C., son secrétaire. Mme Théo arrive, très pimpante et vive. Son goût de l'ordre la pousse à jeter tout ce qui encombre. « J'ai, dit Gide, un flacon de cyanure dont je voudrais me débarrasser ; c'est très dangereux, cela tue sur le coup les insectes, et les gens qui le respirent se trouvent mal. Comment faire ? » On apporte le flacon, dont la forme évanescente est exquise. Mme Théo veut l'adopter, mais comment et sans danger faire sortir le cyanure (qui est un corps pâteux, adhérent) ? Tout cela donne lieu à une comédie fort jolie, dans laquelle Gide se montre très *Paludes*, et Mme Théo assez Angèle...

Comme il est trop tôt pour déjeuner, nous laissons les bagages au restaurant habituel, voisin de la gare Saint-Lazare, et nous allons jusqu'à la Madeleine acheter des fruits (Gide doit avoir à Cuverville son neveu). « J'ai vu, dis-je, la villa Montmorency à peu près abandonnée... — Celui qui l'a achetée a dû voir qu'elle est impossible à habiter. C'était un type dans le genre de ton baron, tout à fait antipathique. La maison était impossible à chauffer, au point que ma femme avait dû donner sa chambre, un hiver, aux deux petites bonnes, couchant elle-même dans une toute petite chambre. Je ne suis pas mécontent que ce Monsieur ne puisse habiter la villa... quand je pense à ce qu'était ma femme ; comme j'avais dû y retourner, cet homme me montra qu'il avait fait mettre partout des

radiateurs et me dit : “Chez nous, Monsieur, nous savons penser au personnel.” »

Pendant le déjeuner, Gide me raconte une grande colère qu’il prit en URSS. On l’avait logé dans un enclos isolé au Caucase. Dabit et Last habitaient un pavillon à cent mètres dans le parc. Gide veut aller les rejoindre et à peine a-t-il fait trois pas qu’il sent derrière lui son espion de la Guépéou. Alors, toutes portes ouvertes, il fit avec le plus d’éclat possible, craignant seulement que sa colère ne durât pas jusqu’au bout, un discours, une embardée terrible : « J’en ai assez ! je ne veux plus voir cet individu... À Tiflis qui n’est pas une ville sûre, passe encore, mais ici, dans ce jardin, qui donc surveille-t-on ? Qui veut-on protéger, est-ce moi ou l’URSS ? Tout cela on me l’avait dit à Paris, mais je ne voulais pas le croire. Maintenant je le sais et je le dirai. Vous n’y couperez pas... » (« Si je n’ai pas raconté la scène dans mon livre, dit Gide, c’est que je n’avais pas la conscience assez tranquille après Tiflis. Ils auraient dit : Cette surveillance était nécessaire, il fallait protéger les enfants... »)

Gide me parle de son secrétaire, avec qui j’ai causé ce matin : « C’est un des êtres que je connaisse qui aime le plus la conversation, il n’est d’ailleurs jamais inintéressant. Il lui coûte de se taire. Quand il est près de moi, je sens parfois qu’il souffre de paroles rentrées. — Je peux, quant à moi, dis-je, rester des jours entiers sans ouvrir la bouche. — Je le sais bien, dit Gide, et c’est pour cela que j’aime tant t’avoir pour compagnon de voyage. Nous nous entendions bien, n’est-ce pas ? Tu ne m’as engueulé qu’une seule fois, le jour où je te disais que je venais d’avoir ma dernière aventure... »

La gare est grouillante de voyageurs. Sur le quai, Gide me raconte sa rencontre dans le train, voici deux ans, avec le fils du pasteur Bost :

« J’arrivais à la gare, partant pour Cuverville, quand je tombe sur la petite D. : “Justement j’allais à Rouen aujourd’hui, je ne connais pas encore la ville. Puis-je monter avec vous ?” C’était une tuile ; je m’arrangeai pour n’être pas seul avec elle... J’étais furieux, d’autant plus que j’avais vu sur le quai un type inouï, tout à fait Lafcadio, mais plus jeune, qui m’avait regardé avec insistance. Il m’a reconnu, me disais-je, mais qui est-ce ? Il s’approcha de moi (durant le voyage) et me dit : “Je suis le frère de Pierre Bost.” Il lisait un célèbre roman d’aventures. C’était vraiment un garçon admirable, l’air décidé, débordant de désir, un à qui j’aurais dit aussitôt : nous partons ? et qui m’aurait suivi... Seulement je ne l’emmenai nulle part, il ne se passa rien... »

Gide racontant cette rencontre est encore tout vibrant, et il déplore qu’il doive faire ce voyage, aujourd’hui, en compagnie de son neveu. Nous convenons de passer la soirée ensemble le jour de mon départ.

J'arrive à la maison, où mes parents sont seuls (Jacques au camping). Gabilanez vient me voir. Nous parlons de ce conte dont je ne sors pas. Il n'en voit pas le côté comique (Corneille au petit pied). « Tu n'arriveras à rien de bon, me dit-il, si tu n'as pas de sympathie pour ton héros, si tu n'as pas d'amour dans le cœur pour parler d'amour... »

Nous allons voir Mathieu et sa fiancée qui passent les vacances à Paris. Les Mathieu me reconduisent par les quais. La soirée est admirable ; tous les objets dans la paix du soir, nettement découpés, s'entourent d'un halo de tendresse. C'est la fin d'un beau jour. Je passe la soirée en famille, assez calme.

Le lundi de Pentecôte, dont la beauté fut splendide, je me réveillai assez tard, puis Noël téléphona. Je faisais une sieste voluptueuse quand il vint me chercher avec Jeanne, après déjeuner. Nous avons décidé d'aller au zoo de Vincennes. D'un café, à la porte de Vincennes, nous commençâmes par admirer les promeneurs ; puis on fut regarder les animaux, que la foule nous empêchait passablement de voir ; de nouveau il fallut se rafraîchir ; dans ce quartier, par malheur, tout est médiocre. Mais nous n'avions pas le courage de nous transporter loin...

Après le dîner, je fus aux boulevards et restai sur un banc. Je me levai, il était déjà tard. Près de la porte Saint-Denis, je remarquai, en compagnie d'un banal Monsieur, le plus extraordinaire soldat vêtu de bleu horizon, dépoitraillé, doré, tatoué... Cet homme et lui s'enfoncèrent dans une infinité de petites rues. Je ne pus m'empêcher de les suivre... Cela ne donnait rien. Ces détours paraissaient sans but. Ma curiosité se faisait vive. Enfin le personnage dit au soldat de l'attendre au coin d'une rue. J'en profitai pour l'aborder... et le décourager. « L'homme en question, me dit-il, est tchèque, il ne sait pas un mot de français. — Cela est bien dangereux, lui dis-je, en ce moment on surveille fort les étrangers. » Déjà le soldat renonçait... Son histoire était curieuse. Engagé pour cinq ans, âgé maintenant de vingt-deux ans, il arrivait des bataillons disciplinaires d'Oléron. Il lui restait encore un an à faire à Colmar où on venait de l'affecter. Son rêve était de se tenir « pénard » jusqu'à sa libération. Muni simplement d'une feuille de route, il s'était arrêté deux jours à Paris, ainsi que deux autres bataillonnaires dans son cas ; il n'avait pas dormi depuis deux nuits. Il était soucieux surtout de ne pas manquer son train le lendemain, et de retrouver ce soir ses camarades, qu'il avait laissés au café *Tout va bien* pour suivre le Tchèque. « À ma prochaine permission, me dit-il, nous nous reverrons. » Ce qui m'intéressait, c'était de le connaître à présent, réchappé d'Oléron — et puis, rien ne me plaît que ce qui est saisi au vol... Je partis brusquement et rentraï me coucher.

Le lendemain matin, j'aurais aimé emmener Jacques voir des tableaux

avec les Mathieu rue La Boétie, mais il était fatigué de son camp. Après son bain, il s'étendit demi-nu sur son lit, un sifflet dans la bouche. Je partis seul. Mon autobus traversait le boulevard Saint-Germain quand voici, sur le trottoir, Jouhandeau. Je le salue, aussitôt il bondit sur la plateforme. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire, hélas ! trop de temps, trop d'événements nous ont séparés... Comme je dois attendre les Mathieu à leur hôtel, je demande à Jouhandeau de m'accompagner.

« Je ne sais pas, me dit-il, si vous connaissez la position antisémite que j'ai été amené à prendre. J'en ferai bientôt une mise au point. Je reconnais que je suis allé très loin, mais enfin j'étais énervé. Quand avec l'arrivée du Front Populaire j'ai vu mon pays submergé par les juifs, j'ai senti que quelque chose d'irréparable se produisait, que je ne sais quoi de pur, d'authentique, que j'ai connu dans mon enfance à Guéret, qui rendit possibles des êtres comme ma mère, serait à jamais perdu, car les juifs sont incapables de vérité, ils sont toujours en deçà ou au delà, ils font toujours trop ou pas assez. Si les biens que je chéris ne se peuvent sauver, évidemment ma colère fut vaine... Mais qu'avez-vous pensé de mon article ? — Comme beaucoup de vos amis, je l'ai trouvé un peu violent. » Je pesai mes mots, et Jouhandeau qui le comprit pâlit un peu, car nombreux furent ceux qui ne voulurent plus le revoir après son lâche article. Aujourd'hui, après ce coup manifeste de folie, Jouhandeau, calmé, paraît honteux... (Sa femme fut pour beaucoup dans son excitation ; c'est une harengère.) Il vient de faire des « Chroniques maritales » qui sont, dit-il, terribles. Le mariage semble l'avoir déçu ; malgré l'entente du ménage au moment de la crise antisémite — folie à deux — les frictions ont dû réapparaître. « Des êtres comme vous et moi, me dit-il, ne doivent pas se marier ; nous ne pouvons rien pour le bonheur d'une femme. »

« Hier, me dit-il, j'ai emmené ma femme voir Chartres qu'elle ne connaissait pas. Nous avons découvert dans la cathédrale, parmi les sculptures, une foule de détails inconnus... et le soir nous étions assis à rêver, quand passent deux ouvriers qui disent : "On devrait démolir ça pour nous faire des logements"... "Voilà, Monsieur, dis-je à un élégant qui passait, ce que nous vaut le Front Populaire ! — Non, Monsieur, me dit-il, le Front Populaire, c'est l'intelligence, mais ces ouvriers sont idiots. — Intelligent le Front Populaire, pour se remplir les poches, rétorquai-je, tous ces messieurs sont en auto, mais ma femme et moi, tout à l'heure, nous gagnerons la gare à pied..." L'élégant, de fait, ouvrit une portière et disparut dans une auto. »

Pauvre Jouhandeau, que je laissais parler. Il est plus exigu d'aspect que jamais, et assez pâle. Son cou sans muscle sera bientôt celui d'un vieillard. Il paraissait heureux de me revoir, mais c'était *un autre* que

j'avais près de moi. Celui que j'ai aimé et admiré, en se mariant s'est peu à peu renié ; la mort de sa mère l'acheva. Il insistait pour me revoir. Nous étions restés quatre ans sans contact : j'ai pu regretter tant de distance... mais ce qui est terrible, c'est en se revoyant de se trouver presque étranger (j'avais cette impression déjà les dernières années de notre fréquentation). Je préfère savoir que nos rapports sont « bons » par respect du passé, mais nous ne parlons plus la même langue. Mathieu causa un quart d'heure avec lui, de poésie et de peinture. Le jugement n'est pas le fort de Jouhandeau. Mathieu me dit ensuite : « Je ne l'aurais pas cru si falot. » Voilà ce qu'on peut dire, hélas ! de l'homme que j'ai tant admiré jadis... Je protestai, reconnaissant l'insignifiance actuelle de l'homme, mais voulant qu'on admirât l'artiste. Mais cet art lui-même, si achevé, je l'ai jugé aussi : il n'est pas humain.

Nous voyons avec les Mathieu quelques galeries de la rue La Boétie, et une exposition de reliures romantiques. L'après-midi, sur le tard, je fus au Bon Marché, mais auparavant, sur le conseil d'Annie, passai à la Sorbonne, que je croyais en vacances, pour savoir la date de mon diplôme. Je tombai sur Wahl tout affolé : « On vous a cherché partout. J'ai voulu vous téléphoner. L'examen est commencé depuis ce matin. Maintenant ces messieurs sont partis... Revenez demain. » Je fis mes emplettes, envoyai un mot d'excuse à Blondel. La chaleur continuait d'être extrême et me plongeait dans l'euphorie ; je respirais les vacances, l'aventure ; je m'évaporais. Il fallut boire dans le bar du Bon Marché, véritable oasis... Je fus enfin voir Henri dans son petit magasin ; il voulut me garder à dîner. Je téléphone à Papa, et bien m'en prend car Gide m'a fait dire qu'il serait au « Musée du soir », précisément à deux pas de chez Henri. Il me raconte en dînant l'histoire de ce gosse que Sachs arrêta dans la rue pour figurer au théâtre et qui, placé dans une famille pieuse, sentit naître une vocation sacerdotale. Le tuteur vint trouver Sachs pour le féliciter, et lui demander l'argent du séminaire.

Nous arrivons, Henri, Anna et moi, en avance dans la petite rue où se trouve la Bibliothèque du soir ; quelques habitués attendent à la porte. Voici venir Gide, accompagné d'Henri Poulaille ¹, l'organisateur du « Musée ». Gide, rentré le jour même de Cuverville, m'avait fait signe dans l'espoir que la visite serait curieuse — et aussi, je crois, pour avoir ensuite une raison de se dégager. On nous conta, dans un réduit tapissé de dessins et de livres, l'histoire du Musée ; on nous montra les fiches

1. Poulaille finit par assassiner sa femme (qui le méprisait), nous raconta Chabrol à Marrakech. [Note de R. L., au crayon, au bas de la page. Le nom de Chabrol est de lecture douteuse.]

des lecteurs, la plupart ouvriers et qui viennent souvent de loin. Les livres les plus demandés sont des romans. Certains soirs, on discute... Poulaille est en dehors de toute orthodoxie. Au moment des grèves de 36, comme ils avaient dans leur bibliothèque nombre de revues et de journaux, ils allaient avec une auto en pleine nuit les distribuer aux camarades. « Voilà l'auto trotskiste », disaient-ils, trop heureux d'accepter les journaux... En fait, c'était un camarade dévoué qui brûlait son essence.

Henri et Anna nous accompagnèrent un peu. L'affection que Gide leur témoigna dut leur être un réconfort, car leur vie n'est pas tous les jours facile. Autour des cafés, dans la chaude soirée, des groupes frémissants, des garçons aux bras nus, écoutent des musiciens. « Il y a de la liesse dans l'air, dit Gide, on verrait ce spectacle à l'étranger qu'on trouverait cela inouï... » Nous parcourons le boulevard Montparnasse, où Gide est bientôt repéré. « Faisons attention, dit-il, car nous avons l'air de chercher. — Bah ! nous faisons comme tout le monde, dis-je. »

Descendant le boulevard Raspail et passant devant le square Boucicaut, Gide s'indigne, trouve honteux que tous les bancs soient déserts. « Quelle mauvaise compréhension de la vie », gémit-il. Des gens sont aux balcons. Nous croisons des cyclistes, échauffés, débraillés.

... Avant d'arriver rue Vaneau, nous tombons sur les Groet, qui ont passé la soirée chez Mme Théo. Ils sont cordiaux avec Gide et avec moi (mais en évitant tout sujet scabreux). Je monte un instant chez Gide boire un verre de sirop que nous sert Mme Théo ; les Groet ont été étonnés de sa jeunesse.

Je rentre à pied, flânant à peine, ne voulant pas arriver trop idiot à mon examen...

Assez énervé, j'étais réveillé dès 5 heures le matin. Pour compenser le manque de sommeil, on me fit un déjeuner tonique (porridge et thé). Je n'avais point d'inquiétude sur cet oral, mais préférais, naturellement, avoir la tête solide. (Gide me parlait la veille d'Amiel dont il venait de relire quelques passages ; cet écrivain n'est point de son goût, mais il comprend le plaisir qu'un Du Bos peut y trouver.)

Aussitôt à la Sorbonne, je trouvai Blondel qui m'interrogea sur mon diplôme. Sa critique porte sur la composition. Je dus aussi expliquer un passage de la *Raison pratique*. Tout se passa en famille et fut assez vite fini. On était satisfait. J'allai chez les Mathieu finir la matinée ; ils tinrent, ce dernier jour, à me garder au déjeuner. Celui que nous fîmes fut exquis, très estival. (« Un des plus grands plaisirs de ma vie, me disait Gide à Sorrente, aura été de boire glacé... »)

Je raconte à Noël l'histoire de Monseigneur de Laval ; il est saisi de doutes, il est profondément choqué. Garde-t-il un respect naïf pour les

princes de l'Église, ou le « crime » en question, le croit-il si rare, si scandaleux ? Je voyais son visage se décomposer ; il me harcelait de questions pour tirer l'affaire au clair...

Je rentrai à la maison pour recevoir Gabilanez, puis Cohen que je mets au courant des folies d'Emerainville. Le soir, nous eûmes un dîner de famille.

13 juin.

Il y eut un grand orage pendant la nuit que je passai chez G. Le coin où se trouve le divan prend jour, du plafond, par un hublot. J'entendais, sur ma tête, les gouttes d'eau rebondir. Je me croyais sur un bateau.

Si la chaleur et le soleil me plongent tant dans l'allégresse, cela doit tenir à des rhumatismes secrets que le beau temps éloigne. Et puis, mon incandescence naturelle aime à trouver dans l'atmosphère une chaleur égale à la sienne ; nous échangeons nos ardeurs.

Ces jours de Pentecôte soudain si remplis d'événements, je les sens encore dans ma peau, je les sens dans leur chaleur vibrante... Hélas ! capricieuse Île de France, la chaleur a maintenant disparu, le vent souffle. Quand donc pourrai-je me doré, et me sentir couvert des étincelles de l'été ?

J'avais écrit à Sachs (qui fut séminariste) pour le féliciter de l'influence providentielle qu'il ne laisse d'exercer (ayant contribué sans le vouloir à la « conversion » d'un gosse). Je brodais sur ce thème, et l'encourageais à aborder sans crainte les jeunes gens dans les rues puisque leur âme peut y trouver tant de profit, etc. Je le chargeais pour un certain ami qu'il a — que je vis une fois cet hiver — de maintes choses.

La réponse que je reçois est pleine d'inquiétude. Sachs n'a pas compris à quel gosse je faisais allusion. L'histoire est peut-être déjà lointaine. Et puis, récemment, il a été abandonné par son ami qui s'est épris d'une femme. Il est tout affolé de cette séparation. Aussi a-t-il cru que dans ma lettre je le félicitais d'avoir « converti » (à l'autre sexe) son ami... Tout cela devient cruel et perfide, alors que j'ignorais tout de ce drame...

La lettre qu'il m'envoie, heureusement, réclamant des explications, ne porte pas trace de délire ; il garde son bon sens. Mais je conçois que toutes mes paroles aient pu lui paraître horribles.

Lettre de P. Barillaud. Très féminine. Il est vexé d'être sans nouvelles. Les reproches et les protestations (sincères) d'amitié sont faits pour me blesser légèrement... Il emploie même le chantage pour forcer mon attention : « Je ne vous parlerai pas, avant de vous avoir lu, des personnes que nous connaissons... pourtant, que de choses à vous apprendre ! »

Je réponds sans relever aucune des fléchettes, et sans mettre d'ironie

dans ma cordialité. Je préférerais ne pas écrire que d'envoyer des pointes.

Promenade à bicyclette au bord de la Marne par un chemin de halage. L'herbe était pleine de campeurs, de garçons, de corps nus... Que je me fais d'illusions sur la beauté des passants, que je me l'exagère ! Je circulais joyeux dans les méandres d'un paradis, longeant la rivière couverte de canoés, quand mon vélo buta contre une chaîne retenant dans l'herbe un remorqueur. Je fus jeté en l'air et quitte pour entrer chez le premier pharmacien. Trois jeunes garçons, accidentés eux aussi, étaient déjà dans la boutique.

Une femme de chambre (du château), fort jeune, mais lourde déjà, très excitée, et qui part dans quelques jours, m'a fait ses confidences. On regarde le château, ici, comme une maison de fous. Le poète avait passé dernièrement plusieurs mois dans une clinique pour éthéromanie..., la baronne qu'il ne faut pas lâcher d'une semelle à l'habitude de s'arracher les cheveux et les dents..., quant au baron, c'est lui qui excite par-dessous la grand'mère. Tous, de plus, s'entendent pour abrutir la mère de mon élève, qui en effet à l'air hagard, ne prend point part aux conversations mais fait des coq-à-l'âne suivant toujours sa pensée. (C'est depuis des semaines les faire-part de deuil, et les lettres de condoléances... Elle épiluche les formules, les témoignages, etc.) Quant à la pimbêche, elle ne connaît rien et veut tout juger... Mais ne voilà-t-il pas que mon voisinage lui donne des inspirations ? Elle soigne davantage sa toilette, elle parle de son « cafard », elle soupire après une liberté (de pensée, d'allure) qui se traduit par de l'insolence vis-à-vis de sa grand'mère. Tout cela est sans grandeur ; c'est le choc de deux étroitesse d'esprit. L'accord est d'ailleurs vite fait lorsqu'il s'agit de se scandaliser de la conduite d'autrui... C'est ainsi qu'au service qui fut chanté l'autre jour pour M. L. — « bon écrivain et bon Français », dit le curé — la femme du garde, nouvellement dans la maison, au baiser-Dieu, ostensiblement refusa la patène que lui offrait le curé. Tout le château, au premier rang, s'offusqua de ce geste, on en parla longuement au repas... Le curé dit à la pimbêche (qui lui sert de sacristine) : « Pour un peu je lui aurais collé de force la patène sur le nez en lui disant "Baise, baise ! tu l'auras quand même !" ». » Tel curé des environs — que l'on approuve —, lorsqu'une personne remet son offrande sans baiser, lui jette une poignée de sous à la figure...

17 juin.

« Mitia délirait presque ; il pressentait son "bonheur". »
(*Karamazov*, II, 627)

Mes grandes aventures, mes rencontres les plus électriques, n'allaient pas sans pressentiment. Enfin, me disais-je, voilà l'imprévu que tu cherches. Je l'attendais si fort qu'aussitôt je le reconnaissais... Ici, hélas ! je manque d'événements. Ce que j'étais venu chercher dans la Brie : les foins coupés, le seigle mûrissant, le soleil, tout cela j'en pense jouir... le reste, où le chercher ? Pourquoi le château est-il mortellement désert ? Rien d'imprévu ne s'y déroule. Nulle visite n'y paraît. Pourquoi ne tombe-t-il pas du ciel des cousins ? ou des amis du voisinage ? Il serait doux, au lieu de chercher sur des routes qui me paraissent mortes un regard d'amitié, de sentir près de soi des désirs.

15 h. Je bondissais après ma classe, dès midi, sur mon vélo dans le soleil, quand bientôt, dans un champ à deux pas du talus, je vis un cycliste couché. Je repassai deux ou trois fois sur la route pour le voir. La première fois, il venait de s'étendre et me regarda longuement, la deuxième, il semblait dormir, la troisième, relevé, il me regarda gravement, enfin la quatrième, il ramenait son vélo sur la route. C'était un clou dans le genre du mien, et précisément il s'inquiétait du pédalier. J'entamais la conversation. J'appris que, garçon des abattoirs de la Villette et âgé de dix-huit ans, il vient de perdre sa place ; qu'il s'ennuie toute la semaine et qu'habituant un village des environs il venait jusqu'ici voir les avions du terrain d'État. Notre entretien fut de cinq minutes — il était l'heure du déjeuner — mais plein de confiance. J'espère le continuer car cette apparition ne fut pas sans charme.

19 h. Je suis déjà repassé deux ou trois fois, en vélo, devant la prairie où eut lieu la rencontre. Tout à l'heure, qu'y vois-je ? de nouveau une bicyclette et un type étendu... Le type, couché, je ne peux le reconnaître, mais le vélo n'est pas le même. Je poursuis ma route, puis après bien des détours me retrouve à la prairie. C'est une pommeraie au croisement de deux routes. Comme j'arrive, le cycliste tenant une gerbe de marguerites monte sur son vélo. C'est un homme frisé, aux traits assez durs et bronzés. Il a l'air comme gêné de me voir. Je le précède et, voyant tout à coup un champ couvert de marguerites, je lui montre ces fleurs. Il doit me prendre pour un garde-forestier, car aussitôt il bafouille. Je ne fais semblant de rien et continue la conversation. Il a cueilli ces fleurs pour les mettre au cimetière, sur la tombe de sa femme. Il dit cela d'un accent que je prends d'abord pour italien, mais qui est seulement toulonnais. Bientôt sa langue est déliée ; il est chômeur, habitant la banlieue ; pour tuer l'ennui, il fait chaque jour une grande excursion dans ces parages. Enfin il se rabat sur un fastueux passé méridional où il ne fréquentait que des gens bien habillés, et riches, cela va sans dire. Je trouve louches ces

protecteurs passés dont il me parle : un vieux comte, un colonel... Je fais la part de la blague, mais n'en trouve pas moins le type inquiétant. Je l'emmène dans un café champêtre, puis il tient à faire une partie de ma route...

18 juin.

Visite inattendue de Marcel Frère, qui vient avec un carnet de croquis passer la journée dans le parc. La matinée était merveilleuse et, quand je commençai de me promener avec lui, il me semblait découvrir le monde. Je le voyais avec ses yeux de peintre que de longs mois passé dans Paris faisaient tout éblouis par la nature. Le nombre des insectes aux couleurs exquises était incroyable. Frère s'arrêtait soudain de causer pour entrer en contemplation... Il pense et parle lentement ; il n'avance rien que de solide. Ce n'est pas un homme brillant. « Plus profond qu'intelligent », le caractérisait Berenson.

À la fin de l'après-midi nous allons voir le terrain de l'Aviation populaire. J'en fus ravi. Tout autour on faisait les foins, et sur l'herbe du camp posaient de petits avions blancs, monoplans, qu'entouraient de tout jeunes gens vêtus de combinaisons bleu ciel. Cette jeunesse, ces couleurs, la ferveur des visages cuivrés par le soleil, tout m'exaltait. Soudain l'herbe hérissée frissonnait sous le vent de l'hélice d'un avion où montait un garçon casqué ; on lui faisait quelques recommandations et déjà, entraîné, il roulait vers le ciel.

Chose nouvelle, je me sens faire enfin partie du paysage ; ma couleur, mon costume s'harmonisent ; je prends l'air lyrique. Je souffre trop du désaccord pour ne pas noter le moment où j'épouse la nature. Ainsi j'arrive à ressembler aux insoucians garçons que l'aventure fait passer devant moi sur les routes...

Je sentais ce soir mon corps triomphant, mais à quoi bon ? J'étais un de plus parmi la jeunesse dont les baisers et l'ardeur, inutiles, se perdent... mais j'étais heureux tout de même.

20 juin.

Plus le temps devient beau, plus je laisse mon élève travailler seul dans sa chambre pour courir au soleil..., et l'admirable, c'est que cela lui réussit. On trouve bon que je lui fasse confiance, que je le prenne au sérieux. Quand il avait des institutrices qui passaient toute la journée sur son dos, il n'avancait pas d'un pas...

Lettre de Mathieu, qui m'envoie un poème à juger (du diable si j'y connais quelque chose...) et qui souhaite que nous reprenions une correspondance régulière... La seule idée de régularité m'effraie... et surtout avec lui. Les difficultés que nous eûmes venaient justement du ton lassé,

usé de mes lettres ; je voulais être poli, je répondais à toute force à ses missives ; et cela ne faisait plaisir ni à l'un ni à l'autre... Je dois me garder de ce nouveau piège. Il faut que j'aie de l'expérience pour deux.

Je n'arrive plus à lire, tant je suis pressé de galoper. Le spectacle est trop beau, tant pis pour les livres. Plein d'ardeur, je roule sur les routes, mais personne... Déçu, sentant trop fort ma passagère solitude, pour un peu je me lamenterais, quand soudain la beauté d'un blé vert bordé d'arbres, d'un feuillage découpé sur le ciel m'emplit de joie et me confond. Être deux dans l'herbe chaude et s'émerveiller, c'est le bonheur si simple que je cherche.

Revu aujourd'hui le Toulonnais. Il va tous les jours depuis deux ans, matin et soir, sur la tombe de sa femme. Il s'est logé près du cimetière ; en été, il arrose tous les jours les fleurs de la tombe.

Lui qui crânait tant l'autre jour, il me dit : « Je ne sors pas le dimanche, il y a trop de monde sur les routes, cela me gêne, et puis je ne vais pas assez bien en vélo pour m'exposer aux autos... »

Sa femme est morte de la poitrine et lui, en la soignant, a été plus ou moins atteint. Légèrement, semble-t-il, mais il se frappe. Il doit s'observer, se ménager. Assis au bord de la route, en pleine chaleur, il se mettait à frissonner, se plaignait de sa respiration, de son sommeil, et puis de sa solitude et du chômage. Il avait presque des larmes dans les yeux.

Il regrette bien son mariage, malgré sa fidélité au souvenir de sa femme ; il s'épouvante encore du sang qu'elle crachait ; pendant des mois il dut coucher par terre... Mais c'est trop y penser. Il veut à la rentrée venir habiter Paris, pour vivre une autre vie, pour échapper à la neurasthénie. Il me montre, effaré, un bouton de fièvre qu'il a sur la lèvre depuis trois jours, et il me dit que, l'autre matin, il a craché un peu de sang, mais c'était avec un grand effort, en se râclant la gorge.

C'est évidemment le moral qui est le plus touché, il aggrave son cas en le ruminant. Dès que je le rassure, son visage devient tout autre.

[Fin du Carnet XXIV]